

Être une femme ne protège pas du processus de déshumanisation

PAR DOUNIA BOUZAR

Suite à la création officielle de l'État Islamique en Irak et au Levant en 2014, l'existence d'un territoire a provoqué un attrait déclenchant des vagues de départs de jeunes Français radicalisés. L'idée reçue selon laquelle tous les jeunes qui projetaient un départ en Syrie ou en Irak étaient uniquement motivés par l'idée de se battre et d'en découdre peut être démentie par les études des motifs d'engagement premiers. En effet, alors qu'Al Qaïda s'appuyait d'abord sur un projet théologique pour susciter l'adhésion à leur groupe, les recruteurs actuels de Daesh (et de ses groupuscules annexes) s'appuient d'abord sur les ressorts intimes des jeunes. Ainsi, ils adaptent l'idéologie dite « djihadiste » aux aspirations cognitives et émotionnelles des jeunes et leur propose divers motifs d'engagement. Cela permet de toucher des individus différents au niveau social, culturel et familial, mais aussi des femmes, des adolescents et des enfants. Pour faire autorité, l'offre radicale doit faire sens sur la personne, à un moment donné de son histoire (Bouzar D., 2006).

Après avoir analysé les principaux motifs d'engagement choisis par les femmes, cet article a comme objectif de montrer que le genre et la raison de l'engagement n'influent pas sur le degré de déshumanisation. Même si les femmes ne combattent pas et que certaines d'entre elles s'engagent pour des motifs premiers

très éloignés d'une quelconque violence, leur déshumanisation peut se révéler identique à celui d'un activiste aguerri. En effet, à la fin du processus de radicalisation, celle qui s'était engagée pour un motif humanitaire est tout aussi déshumanisée que celle qui s'était engagée pour mourir en martyr. C'est donc l'étape du processus de radicalisation qui détermine le degré de déshumanisation et non le genre ou la raison de l'engagement.

Méthode

Depuis 2014, le Centre de Prévention contre les Dérives Sectaires liées à l'Islam (CPDSI), a été missionné par le gouvernement français pour étudier les phénomènes de radicalisation et accompagner les professionnels des préfectures dans leur suivi des jeunes et des familles concernées par ces questions. En aout 2016, le CPDSI a publié le bilan de l'accompagnement de 1 134 jeunes signalés par les préfectures, suivis suite à leur radicalisation (Bouzar D., 2015). Outre le fait d'être en majorité mineurs ou très jeunes adultes, une importante diversité des profils sociaux des personnes composant cet échantillon a été mise en évidence. Qu'il s'agisse des classes sociales, ou de l'existence d'une histoire migratoire récente dans leurs familles ou des convictions religieuses de ces dernières, l'embrigadement en lien avec l'islam radical semble toucher indistinctement des jeunes de différents horizons et des deux sexes.

La méthode qui a été choisie pour appréhender le sens que les jeunes radicalisés attribuent à leur projet de départ est d'analyser de manière qualitative leur motivation. Cette analyse s'est faite de manière indirecte à partir d'échanges au cas par cas avec les professionnels du CDPSI en charge du suivi des jeunes. Le matériel disponible pour ce faire a consisté en le recueil de leur discours dans le cadre des prises en charge pour désembrigadement. Il s'agit d'un ensemble d'entretiens individuels semi-directifs avec les jeunes et avec leur famille, ou dans le cadre de groupes de paroles. Dans la majorité des cas, les communications sur les réseaux sociaux dans leurs ordinateurs et sur leur

téléphone ont pu être exploitées par l'équipe du CPDSI. Les vidéos sauvegardées ont également été analysées pour mieux comprendre la sensibilité à la propagande du jeune.

Selon une méthodologie d'anthropologie sociale qualitative (Pope C, Mays N., 1995), après une immersion dans les données, une analyse thématique des informations collectées auprès de l'échantillon tout au long des prises en charge a ensuite été effectuée pour catégoriser les différents motifs d'engagement radical des jeunes. L'utilisation d'une approche qualitative thématique s'explique en grande partie par le contexte d'intervention du CPDSI. En effet, l'urgence des demandes de prise en charge (suite à une arrestation à la frontière), de même que la compréhension des enjeux individuels au fur et à mesure des entretiens avec les jeunes ont conduit à l'émergence progressive de catégories communes de motifs d'engagement.

Ces motifs d'engagement ont été désignés par le terme « mythe » pour souligner l'instrumentalisation que le discours radical effectue des motivations personnelles des jeunes afin de les embrigader. La terminologie qui a été choisie pour nommer ces mythes est évidemment métaphorique. Elle présente l'avantage de rendre compte d'un univers psychique qui nous semble très caractéristique de chaque catégorie de jeunes. Ces mythes seront expliqués ci-après, en distinguant à chaque fois le motif d'engagement radical explicite et implicite :

le motif explicite étant constitué des éléments verbalisés par le jeune pendant la prise en charge,

le motif implicite étant constitué d'éléments qui ne sont pas forcément conscientisés par les jeunes et qui relèvent plus d'une interprétation effectuée par l'équipe du CPDSI sur la base de l'ensemble des échanges avec le jeune et ses parents, du parcours de vie, des idéaux du jeune avant sa radicalisation, des éléments traumatiques qu'il a vécus, des vidéos qu'il visionne... Certains de ces aspects se sont souvent avérés associés à des motifs d'engagement particuliers.

Résultats

Une dimension relationnelle similaire à celle des hommes

L'observation du parcours des jeunes suivis montre qu'il existe une véritable adaptation du discours « djihadiste » aux aspirations cognitives et émotionnelles de chaque jeune, et notamment de chaque jeune femme, musulmane ou pas. Les rabatteurs proposent plusieurs motivations en fonction des différents profils psychologiques des jeunes.

Le processus de radicalisation comprend un embrigadement relationnel et un embrigadement idéologique. L'embrigadement relationnel provoque une adhésion du jeune à son nouveau groupe et l'embrigadement idéologique suscite une adhésion du jeune à un nouveau mode de pensée. Il y a un lien direct entre l'embrigadement relationnel et l'embrigadement idéologique, les deux sont entremêlés puisque la fusion au sein du groupe s'opère sur la conviction de posséder « le vrai islam » et que la conviction de posséder « le vrai islam » constitue le ciment qui relie l'individu à son nouveau groupe. Autrement dit, la conviction influence les comportements et les comportements influencent la conviction.

À un moment donné, le discours radical arrive à faire passer le jeune de son malaise personnel à l'adhésion au discours « djihadiste ». Les radicaux le persuadent que son mal-être, même passager, sera réglé par son adhésion à leur idéologie, seule capable à la fois de le régénérer et de régénérer le monde. Un lien cognitif s'établit entre l'expérience vécue par le jeune en question et la dimension transcendante de l'islam. Le jeune évolue alors vers une idéologie reliée à une identité collective. Mais l'aspect « religieux » est néanmoins très important dans la radicalisation « djihadiste » car au-delà de la justification idéologique qu'il permet, l'islam se présente comme un récit qui permet non seulement de donner un sens à sa vie mais aussi de vivre en groupe. Comme le dit l'anthropologue franco-américain Scott Atlan : « L'aspect religieux, certes, constitue la cause qui fédère ces compagnons dans un premier temps, mais ce qu'ils recherchent, c'est la force du lien. » (Attran S., 2005) L'aspect « relationnel »

— pour ne pas dire fusionnel — est omniprésent à la fois dans l'offre djihadiste et dans la demande des jeunes, et notamment des femmes qui se radicalisent.

On pourrait penser que les recruteurs accentuent l'aspect relationnel lorsqu'ils échangent avec des femmes. Et que ces dernières sont plus sensibles à des promesses de fusion au sein du groupe radical. Notre retour d'expérience ne nous permet pas de valider cette hypothèse. Le lien au groupe n'est pas plus fort chez les femmes que chez les hommes. La recherche de la fusion au sein du groupe radical dépend davantage de la vulnérabilité et du profil de l'individu avant qu'il ne soit radicalisé que de son genre.

Une approche émotionnelle anxieuse des recruteurs différente pour les converties

Pour créer ce sentiment de fusion au sein du groupe radical à partir duquel le groupe pense puis existe à la place de l'individu, les « penseurs de Daesh » mettent d'abord au point une approche émotionnelle anxieuse qui peut prendre appui sur des ressorts différents selon l'appartenance culturelle de la personne. L'objectif de cette approche émotionnelle anxieuse est de présenter le monde réel (entourage, activités, société...) comme susceptible de détourner du « vrai islam », de manière à ce que le groupe « djihadiste » devienne la source exclusive d'émotions positives et de cadre sécurisant. Il n'y a pas d'embrigadement « djihadiste » sans passage, à un moment ou à un autre, par cette approche, qui présente à certains égards des aspects générateurs de stress, de peur, méfiance, suspicion (Bouzar D., 2014 et 2016) : le jeune perd toute confiance envers les institutions, la société, les adultes, le monde en général, qu'il perçoit comme corrompu. Mais les recruteurs vont plutôt utiliser des notions musulmanes décontextualisées comme le Tawhid (unicité de Dieu) et le Shirk (associationnisme), pour mettre en rupture de la société des femmes déjà musulmanes, alors qu'ils vont utiliser la théorie conspirationniste pour des femmes converties ou en voie de conversion. Par exemple, la musique est interdite à une femme

musulmane parce que cela reviendrait à « adorer » un musicien et donc à le hisser au même niveau que Dieu (Shirk), alors qu'elle est interdite à une convertie parce que les sociétés secrètes auraient infiltré dans toute forme d'art des signes subliminaux qui endoctrineraient et éloigneraient de Dieu. L'objectif est le même: isoler le jeune de tous les interlocuteurs qui contribueraient à sa socialisation, le diluer dans le collectif paranoïaque de son nouveau groupe, opérer une sorte d'anesthésie des sensations individuelles et couper le jeune de toute culture pour lui interdire l'expérience du plaisir et l'incarnation de ressenti, de manière à ce qu'il se désaffilie et se désincarne.

Dans un deuxième temps, le groupe radical va proposer trois types de solutions dysfonctionnelles à la jeune apeurée, selon sa mouvance de type piétiste ou activiste: se protéger du monde corrompu en se coupant de tous, faire sa hijra dans un pays musulman ou rejoindre ceux qui font le « djihad » pour construire enfin un monde vraiment musulman.

Bien entendu, la jeune femme apprécie la menace (du monde corrompu) en fonction de ses ressources personnelles, de ses vulnérabilités et de ses aménagements défensifs. Les circonstances dans lesquelles cette grille de lecture paranoïaque lui est communiquée influent aussi sur sa réception. Elle aura plus de résonance sur elle si ses proches s'y reconnaissent aussi: si plusieurs camarades, ou ses frères ou sœurs, regardent les mêmes vidéos et ressentent la même angoisse, celle-ci sera décuplée.

Des motifs d'engagement plus spécifiquement féminins

Nous avons réalisé une analyse thématique des différentes motivations à partir de l'étude des conversations de nos jeunes suivis avec leurs recruteurs (Bouzar D. & Martin M., 2016). Quatre motifs d'engagements principaux sont apparus pour les femmes, qu'elles soient issues de familles musulmanes ou non. Alors que les motifs d'engagement des garçons relèvent plutôt de la recherche d'un idéal de soi, ceux des femmes sont plutôt tournés vers la recherche d'un monde idéal.

Le premier motif d'engagement :

la recherche d'un monde meilleur ou le mythe de « Daeshland »

De nombreuses jeunes femmes évoquent leur envie de « faire la Hijra » lorsqu'elles justifient leur décision de partir en Irak ou en Syrie. Si l'on s'en tient à leurs déclarations, une fois qu'elles sont là-bas, on pourrait croire que leur départ est strictement relié à des raisons religieuses. En effet, la Hijra est une notion musulmane qui évoque l'immigration du prophète pour fuir les persécutions religieuses. Les recruteurs insistent sur le fait que tous les musulmans sont persécutés en Occident en général et en France en particulier. Leurs vidéos mettent en exergue des gestions discriminatoires de l'islam et des extraits de débats sur l'interdiction du foulard pour les mères accompagnatrices des sorties scolaires ou à l'université. Certaines rajoutent des scènes de persécution de musulmans dans d'autres pays. Dans ces montages, on retrouve toujours un mélange de registres : science et pensée magique, fait historique et discours politique, information et désinformation... Le discours s'appuie sur un ensemble de théories et de traditions si vastes que chacun y retrouve forcément un élément de sa propre pensée. Une fois que le sentiment de persécution est exacerbé, la fuite apparaît comme la seule solution pour se protéger. Toutes les jeunes filles que nous avons suivies en témoignent : « Je n'arrivais même plus à respirer tellement j'avais le sentiment que la France était un sale pays... » « C'était une obsession : je devais fuir. Mon cerveau était bloqué là-dessus. Tous les moyens étaient bons du moment que je me sauvais. » « En attendant d'être à l'abri, j'évitais tout contact. Je ne supportais plus rien : les gens, les paysages, les odeurs... Mon ennemi était global. »

La Hijra est donc la raison explicite évoquée par les jeunes une fois que leur processus cognitif est transformé. Mais quand on creuse un peu, on s'aperçoit que celles qui sont attirées par cette raison de partir partagent un profil commun. Ce sont des jeunes hyper sensibles qui ont toujours rêvé d'un monde parfait. Au-delà de la notion de Hijra, les recruteurs leur font croire qu'ils construisent une société idéale, où régneront égalité, fraternité et

solidarité. C'est ce projet qui les attire de manière implicite avant tout. Elles partent pour une utopie que nous appelons « le mythe de Daeshland ». Mise à part la liberté..., les valeurs avancées ressemblent à s'y méprendre à celles de la République française. Les vidéos mobilisées pour embrigader les jeunes sous le mythe de Daeshland montrent des hommes ou des femmes de toutes origines partager le même repas et s'entraider. Mais à leurs yeux, seule la soumission à la loi divine peut permettre de construire une organisation sociale où ces valeurs seront appliquées. On peut légitimement se demander si la grande proportion de jeunes Françaises chez Daesh n'est pas liée à la difficulté de la République à tenir ses promesses. Cela paraît paradoxal, mais de nombreuses « djihadistes » ont cru aux valeurs républicaines, ou sont les petites sœurs de ceux qui y ont cru. Ceux qui sont d'origine maghrébine ont carrément surinvesti la promesse d'égalité de la République, provenant fréquemment d'états aux régimes corrompus. Et le décalage entre la théorie et la pratique, jamais reconnu par les élus, a été d'autant plus violent. Quand Daesh leur propose un projet de justice sociale et d'égalité en leur expliquant que seule la loi d'Allah le permet, elles sont déjà à moitié convaincues.

De nombreuses vidéos de propagande mélangent des images d'enfants heureux tenant un ballon dans des manèges à des scènes de distribution de riz à des pauvres en haillon... Cela explique que certaines mères de familles cherchent à rejoindre Daesh avec leurs enfants. C'est le cas de Sofia qui est partie enceinte avec deux enfants en bas âge. Elle est alors persuadée que la société construite par Daesh repose sur le partage : nourriture, chauffage et soins gratuits... : « Je pensais que là-bas, personne ne pouvait être égoïste ou méchant, puisqu'on était tous soumis à Dieu. Avoir peur de Dieu, ça signifie ne jamais faire le mal. Je partais vraiment soulagée. J'imaginai un monde de solidarité, style : « Tiens ton fils n'a pas de pull, prends celui de mon fils puisqu'il en a deux... ». En plus, des frères m'ont envoyé de l'argent pour mon voyage. Cela prouvait leur solidarité... »

Le motif d'engagement de l'humanitaire ou le mythe de « Mère Térésa »

Nous appelons le deuxième mythe « Mère Térésa » : « Sauver les enfants gazés par Bachar Al-Assad » est la raison explicite évoquée par les femmes. Mais on s'aperçoit qu'elles avaient toutes comme projet professionnel la préparation d'un métier de don, altruiste (infirmières, assistantes sociales, médecins, etc.) et avaient besoin « d'être utiles ». Souvent, elles ont « affiché » cet engagement humaniste sur leur compte twitter ou Facebook, en postant une image de leur dernier stage dans un camp humanitaire de l'été dernier ou en énonçant la filière de leurs études. On peut se demander si les recruteurs ne les repèrent pas par l'intermédiaire de mots clés. Ils leur font visionner des vidéos insupportables qui montrent des enfants gazés par le dictateur. Parfois, ils rajoutent « Palestine mon amour », où une petite fille chante dans la rue jusqu'à ce qu'une bombe lui tombe dessus.

Les vidéos qui font croire aux jeunes femmes qu'elles vont sauver les Syriens en s'engageant ont été très efficaces. Entre deux enfants agonisants, une voix l'interroge en lui demandant comment elle peut rester dans son confort occidental. Vite, il faut partir immédiatement! Émilie témoigne: « Ils m'expliquaient que mes études d'infirmières dureraient longtemps en France parce que c'était un moyen de me soutirer de l'argent, mais qu'en vérité, eux me formeraient en trois mois. Je devais rapidement me décider car sinon, une autre sœur profiterait de cette opportunité. »

Le motif d'engagement du sacrifice pour sauver sa famille de l'enfer ou le mythe du « Sauveur »

« Mourir sur la terre bénie car c'est bientôt la fin du monde » est la raison explicite évoquée par les jeunes femmes une fois que leur processus cognitif est transformé. Elles adoptent le discours djihadiste qui considère que tous les signes de la fin des temps sont là et que mourir sur la terre du Sham¹ constitue l'assurance

1. Le Sham est la Terre du Levant, comprenant la Syrie et l'Irak. Pour les musulmans, la bataille finale qui précédera la fin du monde aura lieu à cet

d'aller au paradis. Mais lors des suivis en déradicalisation, on s'aperçoit que les filles hameçonnées par ce mythe viennent d'être confrontées à la disparation soudaine d'un proche (accident, décès, maladies graves fulgurantes / effrayantes...). En mourant, elles espèrent « intercéder » pour ce proche qu'elles considèrent comme mécréant ou musulman égaré. Parfois elles veulent « le rejoindre ». Le sentiment suicidaire n'est jamais loin pour ces jeunes filles qui cherchent un sens à leur vie. C'est le cas d'Inès, à peine âgée de 12 ans, qui a tenté de partir trois fois pour la Syrie, persuadée qu'elle pourrait retrouver au paradis son frère décédé si elle y mourait. Les conversations avec ses recruteurs étaient terribles à lire car ces derniers mettaient beaucoup d'énergie à lui promettre la mort dans les 48 heures. La petite doutait de sa capacité physique à porter une kalachnikov eu égard à son faible poids, et les recruteurs juraient qu'elle aurait droit à une ceinture d'explosifs dès son arrivée. La police a récupéré trois fois de suite Inès à des frontières différentes, en direction de Daesh.

Les vidéos utilisées par les recruteurs calmaient son angoisse parce qu'elles décrivent un paradis enchanteur. Pour y accéder, il faut respecter de multiples interdits. Progressivement, la jeune femme enchaîne les visionnages dans lesquels des cheikhs (savants religieux) sanglotent et frôlent l'agonie en imaginant les tortures qui vont être infligées à tous ceux qui ne sont pas Véridiques. Celle qui prend conscience de cette Vérité doit se convertir, si ce n'est pas déjà fait, et mourir au Sham pour intercéder auprès de Dieu pour ceux qu'elle aime. Elle a la responsabilité de les sauver malgré eux. Ils se retrouveront tous au paradis, car la fin du monde est pour bientôt. Il faut partir immédiatement, ne pas hésiter, faire ses bagages tout de suite... Ce motif d'engagement est souvent croisé avec l'éminence de la fin du monde, dont la preuve tiendrait en la concordance de plusieurs signes apocalyptiques annonciateurs, dont le fait que la communauté

endroit. C'est aussi là qu'apparaîtra le Mehdi, dernier successeur du Prophète, pour combattre les forces du mal.

internationale ne soit pas intervenue quand Bachar Al-Assad a gazé son peuple.

La raison pour laquelle on doit sacrifier sa vie est adaptée à la situation sociale et culturelle des différents pays. Sauver sa famille « non véridique » est réservé aux jeunes ayant grandi dans une culture de famille nucléaire, dans laquelle les liens sont fusionnels entre les enfants et les parents. Promettre de rejoindre ses parents égarés ou non musulmans au paradis apparaît comme une compensation à l'abandon provoqué par le départ pour Daesh. Finalement, la souffrance de la séparation dans ce bas monde est compensée par la promesse de se retrouver au paradis pour toujours. C'est un mal pour un bien réservé à ceux qui sont endurcis et qui ont vraiment la foi... Les recruteurs l'ont bien compris et la préparent avec finesse dans leurs vidéos. Ce motif d'engagement est typiquement français, adapté à l'inconscient d'une famille nucléaire dont les membres sont « emmêlés » (Hefez S., 2004). Dans le contexte social de frustration sexuelle du Maghreb, les recruteurs insistent sur un aspect beaucoup plus traditionnel: mourir au djihad permettrait d'accéder à 72 vierges²...

*Le motif d'engagement du mariage-global
ou le mythe de « La Belle au bois dormant »*

Nous avons nommé le dernier mythe présenté aux filles par les recruteurs « La Belle au bois dormant » car « trouver un mari qui ne les abandonnera jamais » est la raison explicite évoquée par les jeunes filles une fois que leur processus cognitif est transformé, mais on s'aperçoit qu'elles recherchaient toutes une protection car elles se sentaient très vulnérables, psychologiquement et physiquement, selon leurs histoires.

2. Certains versets du Coran et certains hadiths (tradition) évoquent la présence « d'êtres purs » au paradis et une croyance traditionnelle traduit ces évocations par des « vierges qui attendraient les hommes du paradis... », croyance reprise par les djihadistes pour encourager les combattants à mourir. On évoque le chiffre de 70 ou de 72 pour compter ces « houris ». oumma.com/14876/houris-hommes-12.

Les rabatteurs arrivent à leur donner l'illusion que le monde de Daesh respecte les femmes. Le sitar (qui couvre même les yeux) est présenté comme l'écrin qui protège le diamant, une enveloppe corporelle tellement efficace qu'elle en devient une véritable armure... Le monde sans mixité est présenté comme le modèle de protection le plus adapté à la perversité des hommes. Se marier avec un héros sacrifié pour sauver les enfants gazés par Bachar Al-Assad ne peut qu'entériner le sentiment d'invulnérabilité. Certaines de ces jeunes filles ont subi un abus sexuel ou une tentative d'abus sexuel dans leur histoire antérieure, non parlé et non traité. Le mariage est présenté comme « la solution » à la globalité de leurs problèmes.

Quand elle avait 12 ans, Aline a été coincée par trois garçons dans les toilettes du collège. Ils l'ont « touchée » et elle n'en a jamais parlé à personne car son père venait de faire une crise cardiaque. Toute la famille et les enseignants étaient mobilisés autour de la santé du père, et Aline a refoulé son agression, ne se donnant pas le droit de s'apitoyer sur son sort. Deux ans ont passé avant qu'elle ne finisse par en parler à sa mère. Trois ans plus tard, Aline a 17 ans lorsqu'on la prend en charge. Elle est niqabée et gantée. Hameçonnée par le mythe de la Belle au bois dormant, elle est complètement sous l'emprise du jeune homme qu'elle a rencontré par internet qui lui parle jour et nuit. Seule une discussion avec une rescapée de Daesh arrivera à la faire douter sur la réalité de ce projet de mariage. Cette dernière croyait aussi rejoindre « l'homme idéal » en Syrie. Elle était partie avec un couple d'adultes en voiture, puis s'était retrouvée enfermée dans ce fameux maqar (maison fermée), attendant désespérément que son prince vienne la chercher. Il lui a fallu trois mois pour comprendre que celui qui lui avait parlé habitait en vérité la Tchétchénie.

C'était un recruteur, déjà marié avec quatre épouses, payé par Daesh pour rapatrier les jeunes filles en Syrie parce qu'il avait les yeux verts... Enfermée au sein de ce maqar, elle a accepté de se marier avec un inconnu de vingt ans son aîné afin de pouvoir à

nouveau se restaurer et se doucher. Par chance, cet inconnu a rapidement voulu fuir Daesh et l'a gardée avec lui pendant sa fuite. De Turquie, elle a réussi à regagner le Consulat français et attend son jugement pour « participation à une entreprise terroriste ». En attendant, elle vient à nos séances pour que « les autres jeunes filles éperdues d'amour ne vivent pas ce qu'elle a vécu ». En écoutant son témoignage, Aline prend conscience qu'elle ne connaît pas son interlocuteur virtuel. Le deuil du prince barbu sera long, mais la « désintoxication niqabienne » encore plus. Pendant de nombreux mois, Aline panique profondément dès qu'elle tente de remplacer son niqab par un jilbab (même vêtement sauf qu'on perçoit un peu de son visage). Passer ensuite de son jilbab au hijab (simple foulard qui ne couvre pas le corps mais juste les cheveux), prend encore de nombreux mois. Aline doit réapprendre à se protéger autrement que par ce grand voile noir qui occulte ses contours identitaires et dissout son individualité dans le groupe. À chaque angoisse, sa mère la retrouve enroulée en position fœtale dans son drap dont elle se recouvre entièrement...

Parallèlement à ces mythes, nous avons identifié un sous-groupe transversal de jeunes qui pourraient présenter des tendances suicidaires préalablement à l'engagement radical. Les jeunes filles relevant de ce groupe, possiblement suicidaires, ont comme points communs le fait d'osciller entre plusieurs motifs d'engagement. Cette hésitation est en soi symptomatique de cette catégorie de jeunes. Le motif implicite pourrait être simplement la volonté de se suicider qui trouve un cadre propice dans l'engagement radical. En effet, le discours de l'islam radical leur fournit le scénario de suicide: où, quand, comment, pourquoi, qui caractérisent la crise suicidaire aigüe, avec en plus la possibilité de donner un sens à sa mort et une promesse de vie meilleure dans l'au-delà. Leur demande explicite concerne souvent un des sept autres mythes mais leur demande implicite est de mourir. Elles finissent par l'avouer au fur et à mesure des séances. Au fond, elles voulaient en finir, parce que la vie est trop dure, mais

comme le suicide est interdit quand on croit en Dieu, elles se sentaient plus ou moins obligées de passer par un autre motif d'engagement.

Une déshumanisation similaire quel que soit le genre

Le motif d'engagement ne définit pas le degré de dangerosité du radicalisé mais permet l'appropriation personnelle de l'idéologie « djihadiste », en faisant le lien entre l'idéal de l'individu et le projet collectif. Or c'est bien le niveau d'adhésion au projet « djihadiste » qui détermine le niveau de dangerosité de la personne.

Les témoignages des radicalisés montrent que la « peur du Shirk » permet au discours « djihadiste » d'éloigner les jeunes de tout ce qui fait d'eux des êtres humains (leur corps, leur filiation, leur lien avec leur ancien univers mémoriel, affectif, familiale, leur ressenti personnel, leur culture...), mais aussi d'enfermer « les Autres » dans la catégorie des « Ennemis ». Progressivement, cette conviction envahit la globalité de leur psychisme et de leurs affects, à tel point qu'ils se nient eux-mêmes en tant qu'êtres vivants au profit de la suprématie de leur idéologie divine. Ils s'identifient à la toute-puissance de leur croyance et peuvent décider de se sacrifier pour cette dernière. À partir de ce niveau de radicalisation, ils perçoivent le lien humain comme une cause de faiblesse et de fragilité et se situent sur un registre où ils ne sont plus capables d'avoir une vraie relation avec un humain car ils s'imaginent que cela les rendrait trop dépendants et les détournerait de Dieu (de la cause). Nous parlons de « déshumanisation de lui-même » car le radicalisé rejette à ce stade tous les sentiments qui constituent l'être humain.

Le déni de l'humain de l'idéologie « djihadiste » permet aussi de déshumaniser les futures victimes. Il s'agit d'un processus psychologique par lequel « un individu perçoit et traite ses semblables comme extrinsèques ou inférieurs au genre humain » (Josse E., 2018). C'est la conséquence d'une « division manichéenne entre la communauté à laquelle l'individu adhère, à

laquelle il fait allégeance inconditionnellement, et un autre groupe humain, disqualifié et méprisé, perçu comme une menace réelle ou symbolique » (Josse E., 2018). Cette déshumanisation permet de ne plus percevoir « l'Autre » comme son semblable et facilite la transgression de l'interdit du meurtre. Cela explique que les groupuscules « djihadistes » ne se contentent pas de tuer ceux qui ne veulent pas leur faire allégeance : ils les coupent en morceaux de manière à ce que les corps ne présentent plus de similitudes avec l'être humain, selon le même procédé utilisé par les nazis avec les Juifs dans les camps d'extermination.

La dimension collective groupale traverse aussi le processus de déshumanisation : il faut bien comprendre que la déshumanisation des victimes n'est qu'un moyen de cibler le groupe d'appartenance désigné « Ennemi », autrement dit tous les individus qui n'ont pas fait allégeance au groupe « djihadiste ». C'est pour cette raison que les actions terroristes peuvent se dérouler n'importe où sur n'importe qui : c'est le groupe auquel appartient l'individu qui est visé et non l'individu tué lui-même. « On attaque la "part collective" de l'individu, celle qui le rattache à un groupe désigné comme cible par l'agresseur, en désinquant l'articulation entre le singulier et le collectif » (Josse E., 2018). C'est d'ailleurs pour cette raison que les attentats provoquent un traumatisme national : chaque citoyen sait qu'il peut dorénavant être tué non pas pour ce qu'il fait mais pour ce qu'il est : un Français, un Anglais, un Chiite, un Juif, etc.

Si le processus de radicalisation des jeunes n'est pas stoppé par une intervention extérieure, tous les jeunes, quel que soit leur motif d'engagement, se déshumanisent et déshumanisent les autres.

Le témoignage de cette jeune femme, issue d'une famille de classe moyenne, de référence athée, qui se prédestinait à des études de médecine avant sa radicalisation (motif d'engagement plutôt Mère Teresa), permet de découvrir la façon dont elle décortique toutes les étapes par où elle est passée pendant son processus de radicalisation. On peut les schématiser en cinq niveaux :

1) elle éprouve de la culpabilité pour les « peuples innocents qui se font massacrer » ;

2) elle éprouve un soulagement de rencontrer un groupe qui dénonce les « peuples innocents qui se font massacrer » ;

3) elle déteste encore plus ceux qui ne font pas partie de son nouveau groupe et se fiche des « peuples innocents qui se font massacrer » ;

4) elle valide que son groupe attaque ceux qui se fichent des « peuples innocents qui se font massacrer » ;

5) elle passe de la volonté d'aider les « peuples innocents qui se font massacrer » à la volonté de tuer tous ceux qui ne s'engagent pas avec elle pour aider les « peuples innocents qui se font massacrer ».

Mais le plus intéressant dans ce témoignage est la manière dont cette jeune femme combat le dégoût et la réticence que lui inspirent les vidéos envoyées par son groupe, vidéos choisies en fonction de ses étapes de déshumanisation :

– d'abord les images des souffrances des « peuples innocents qui se font massacrer »

– puis celles de la mort des responsables de ces souffrances. Son sentiment de culpabilité, moteur de son adhésion au groupe et au projet « djihadiste », reste un ressort actif pendant tout son processus de radicalisation : supporter l'innommable devient sa punition, sa pénitence.

« Ça devait faire entre 6 mois et 1 an que j'étais en contact avec Daesh lorsque j'ai commencé à ne plus rien ressentir. Au départ, je ne m'en suis pas rendue compte. C'est assez étrange car au départ, j'étais pleine de sentiments : colère, tristesse, révolte, etc. Ces sentiments étaient valorisés au sein du groupe car ils constituaient la preuve que j'étais intéressée et touchée par l'injustice du monde. Ils utilisaient ma sensibilité pour justifier la nécessité d'agir pour lutter contre les inégalités. Par contre, au début, ils ne me parlaient pas d'attentats, au contraire ils disaient que ce n'était pas eux qui les commettaient. Ça m'énervait qu'on les fasse passer pour des méchants, pour éloigner les personnes de la vérité. Lorsqu'ils ont

commencé à me recommander des vidéos difficiles, je ressentais beaucoup de choses. Elles montraient le massacre des peuples innocents dans de nombreux pays. Le pire c'est que personne ne bougeait pour les défendre ou en parlait. Les médias ou le journal télévisé de 20h préféraient aborder des sujets sans importance. Elles étaient dures à regarder mais c'était nécessaire pour accéder à la vérité. Je ne pouvais plus me protéger derrière mon ignorance. Je me sentais coupable, responsable de ces massacres. D'une certaine façon, je les laissais faire sans réagir. Je n'avais plus l'impression d'être innocente d'un système qui me dépassait. J'avais l'impression que je méritais d'être punie pour ma complicité. Je devais affronter les horreurs de ces images car ça constituait une sorte de rédemption vis-à-vis de Dieu.

C'est comme si c'était la seule solution pour qu'Allah pardonne mes péchés et mon manque d'investissement. C'était la seule manière de Lui prouver que je regrettais ce que j'avais fait ou plutôt pas fait pendant ces longues années. J'avais besoin de me faire pardonner d'être française, d'être heureuse, d'être vivante en fait. Je rejetais la faute sur mes parents qui m'avaient toujours tout donné : je n'avais jamais manqué de rien. Si je ne connaissais pas le manque qu'il soit matériel, affectif ou alimentaire, c'était de leur faute. Si je n'avais pas su ce que les autres peuples massacrés vivaient à quelques milliers ou centaines de kilomètres de moi, c'était de leur faute. J'avais besoin de trouver des coupables autres que moi sinon ça devenait trop dur de me supporter. Je n'arrivais même plus à me regarder dans le miroir. Je ressentais une haine à mon égard. Je me dégoûtais. Alors à force de regarder ce genre d'images comme punitions, j'ai fini petit à petit par ne plus rien ressentir. J'avais l'impression que mon esprit et mon cœur se détachaient de mon corps. J'étais là sans être vraiment là. Je ne sais pas comment l'expliquer, c'était une sensation bizarre.

Mon corps était assis sur la chaise devant mon ordinateur, je cliquais de lien en lien et visionnais des vidéos de plus en plus affreuses mais mon esprit était ailleurs. Je ne sais pas si c'était une façon de me protéger ou au contraire si je n'étais plus capable de ressentir des émotions tellement c'était devenu banal pour moi. Quand tu fais

partie du groupe qui défend une cause qui est supérieure à ton petit intérêt personnel, tu n'as pas le droit de montrer tes faiblesses. Je me suis persuadée que je méritais le mal que ces vidéos me faisaient, comme les cauchemars qui me réveillaient au milieu de la nuit ou les images qui m'envahissaient la tête au quotidien. Je le voyais même comme un signe de Dieu, c'était Sa façon de m'envoyer des messages pour m'encourager à suivre le droit chemin. Quand Daesh a commencé à changer de discours sur les attentats pour les valoriser, j'ai trouvé cela normal, même noble. Au moins, eux, ne faisaient pas que parler mais agissaient réellement pour lutter contre ces injustices et massacres. Ils n'étaient pas hypocrites comme moi, qui avais toujours cru être une bonne personne. J'avais besoin d'évacuer toute cette colère et haine que je ressentais pour moi-même. Pouvoir la transférer sur d'autres personnes m'a apporté beaucoup de soulagement et d'apaisement. Je pense aujourd'hui que ça m'a permis de retrouver un peu d'estime. J'étais persuadée d'être une moins que rien, une mauvaise personne. Je leur étais reconnaissante de me donner des solutions pour devenir une bonne personne.

Tout questionnement ou remise en question m'était impossible car sinon je prenais le risque de perdre le peu d'espoir que j'avais retrouvé. Comme mon cerveau parfois tournait trop et se posait trop de questions, j'ai dû apprendre à l'arrêter. Je devais me concentrer pour le mettre en « off ». Je pense que cela a aussi contribué au fait que je ne ressentais plus aucun sentiment. La nécessité de rompre avec mon cerveau pour ne plus penser a aussi coupé mes émotions. Je ne devais écouter ni ma tête ni mon cœur au final. Naturellement, je n'ai plus eu besoin de me concentrer pour les ignorer, c'était comme s'ils avaient fini par comprendre et par s'éteindre par eux-mêmes sans plus d'efforts de ma part. J'ai vraiment basculé vers cette période. Je considérerai tout le monde uniquement comme des ennemis, même l'ignorance ne pouvait les pardonner. Tous les massacres, les horreurs, les injustices dans le monde, c'était de leur faute. J'en rajoutais. La population laissait faire depuis des années, continuait à voter pour des monstres qu'ils mettaient au pouvoir pour bien s'enrichir et faire encore plus de mal. S'ils étaient ignorants, c'étaient de

leur responsabilité, ils préféreraient boire, se droguer et fornicer plutôt que s'intéresser aux vrais sujets de ce monde.

*J'étais fière et encourageais les attentats sur le sol français. Je me fichais que ce soit des enfants, des femmes ou des personnes que je connaisse qui périssent. Je ne les voyais plus comme des amis mais comme des monstres hypocrites et pervers. Ils méritaient ce qui leur arrivait sans aucune hésitation. Après les attentats, je regardais les vidéos qui circulaient et je me souviens que je souriais. Voir des gens se faire écraser par le camion au 14 juillet par exemple, ne m'a pas dégoûtée... Voir des poussettes ou des femmes voilées ne m'a pas fait douter sur le bien-fondé de cet acte. Limite, c'était le plus beau jour de ma vie, j'étais réellement heureuse qu'on ait tué autant de mécréants d'un coup. On lançait un message fort, on resterait dans les mémoires de tous. J'étais persuadée qu'on était engagés dans une guerre et les attentats constituaient des batailles que l'on gagnait. Chaque mort du camp adverse était une victoire à célébrer. » (Aline, cf. intégralité de son interview dans Livre Blanc *Les désengagés* sur cpdsi.fr).*

À son tour, cette jeune fille décrit bien l'inversion de la position auteur-victime opérée dans son changement de vision du monde, qui montre le lien entre l'approche émotionnelle anxio-gène du discours « djihadiste », la catégorisation de la figure « Ennemie » puis la déshumanisation de cette figure « Ennemie » sous prétexte de « légitime défense ».

« J'ai été prise d'une passion nouvelle pour les armes, les meurtres et la guerre. J'aimais « les terroristes » et je n'avais aucune pitié pour les non-Musulmans. Le fait que l'État m'empêche de partir en Syrie, d'atteindre mon but, me révoltait. La haine envers mon pays se démultipliait chaque jour. En fait, leur comportement validait le discours que j'avais entendu de Daesh : « Les Français » ne voulaient pas qu'on aille défendre des populations que la France et d'autres pays massacraient. Ils laissent les Juifs rejoindre l'armée d'Israël sans souci mais nous, on était vus comme des terroristes si on voulait aider nos frères. Ils faisaient semblant de vouloir nous sauver en nous empêchant de partir là-bas, alors qu'en vérité ils voulaient continuer

à torturer la population musulmane sans témoin. J'étais persuadée qu'ils ne voulaient personne pour défendre les milliers de civils qu'ils tuaient en lançant leurs drones. Pourquoi attaquaient-ils autant de civils? C'était la preuve qu'il n'y avait pas réellement de terroristes. En plus, je voyais les vidéos, les reportages sur Netflix des casques blancs qui travaillaient aux côtés de groupes djihadistes...

*Après les bombardements de la Coalition Internationale, c'étaient eux qui sauvaient les blessés et ramassaient les corps des morts. Alors qui étaient les gentils dans cette affaire? Je me disais qu'en France, ils mettaient en prison les Musulmans et les faisaient passer pour des terroristes alors que c'étaient eux, les terroristes, les meurtriers en col blanc... C'est à ce moment que le groupe a commencé à me parler de commettre des attentats en France. J'avais tellement envie de me venger que je l'envisageais si je n'arrivais vraiment pas à repartir. Au foyer, les éducateurs disaient voir ma détermination. Au final, ça me motivait encore plus. J'avais envie de leur montrer que oui, ils avaient raison, j'étais plus que déterminée. Même si on me mettait des bâtons dans les roues, j'avancerai jusqu'à ce que le bâton se brise. J'étais envahie par des images très violentes. Je me voyais égorger quelqu'un. L'image d'un couteau dans ma main droite et une tête de kof-far (mécréant) que je tenais comme un trophée dans la main gauche me revenait en boucle. Je m'imaginai même prendre ma sœur en otage pour que ma mère me laisse passer la frontière sans me dénoncer... » (Morgane, cf. l'intégralité de son témoignage dans le Livre Blanc *Les désengagés*, sur cpdsi.fr)*

Nous avons aussi sélectionné le témoignage de Faïza parce qu'il montre l'entremêlement de la dimension affective et idéologique dans l'étape qu'elle franchit. Après avoir été convaincue que la France « a trahi les Musulmans » et que les Musulmans peuvent (doivent) trahir « leur pacte avec la France », (engagement moral théologique des Musulmans, que l'on retrouve aussi chez les Juifs, de respecter la loi du pays qui les accueille), elle est à une étape de sa radicalisation où elle tente de ne pas placer immédiatement ses parents dans la catégorie « Ennemie » — ce qui la mènerait *a minima* à se débarrasser de ses affects

pour eux — mais réfléchit à les faire adhérer à sa vision du monde. Elle se débat entre la logique de son idéologie (qui rend coupable toute personne qui paye ses impôts dans un pays démocratique puisque ça trahirait l'unicité de Dieu en mettant les députés au même niveau que Dieu...) et son appartenance à sa famille qui, curieusement, est encore préservée.

« Après les attentats de Charlie-Hebdo, j'avais été étonnée de voir que l'Arabie Saoudite condamnait le groupe djihadiste qui avait tué des gens qui ont insulté le Prophète. L'imam que mes parents avaient fait venir m'a expliqué que j'avais un pacte avec la France. Si la France ne m'attaquait pas, je ne devais pas l'attaquer. À partir du moment où tu attaques une cible en France, tu romps le pacte. Sur le moment, ça m'a paru logique. Ensuite, les frères (« djihadistes ») m'ont dit que l'État français avait défendu Charlie-Hebdo lorsqu'ils avaient été attaqués en justice. Hollande s'était même mis en partie civile pour eux. L'État français était donc complice et avait cautionné leurs caricatures et leurs appels à la haine contre l'islam, étant donné qu'ils ont tout fait pour les sauver de la faillite. Ils soutenaient le journal en utilisant la loi sur la liberté d'expression. C'est comme ça qu'ils m'ont convaincue, ce n'était pas nous qui avions rompu le pacte mais bien la France en premier. J'ai fini par considérer les civils au même niveau que les militaires. Il n'y avait pas de degré de responsabilité, je ne faisais pas la dissociation entre les deux. Les civils payaient des impôts, votaient. Ils finançaient le gouvernement. La TVA aussi me faisait beaucoup culpabiliser. Dès que je payais une baguette de pain ou même mon hijab, je savais que 20 % allaient directement à l'État. Moi-même, par obligation, je finançaient.

J'en étais arrivée à penser que si je devais par hasard être victime d'un attentat, c'était complètement de ma faute parce que je n'avais rien à faire ici, ce n'était plus mon pays. J'avais projeté le même raisonnement sur le reste de ma famille et mes petits frères. S'il leur arrivait quelque chose, ça serait de leur faute. À la base, je voulais attendre d'être en Syrie pour convaincre ma famille de me rejoindre. Une fois là-bas, j'aurais pu être en sécurité, l'État n'aurait pas pu me

*mettre en prison. Je pensais que si mes parents voyaient leur fille sous les bombardements, ils seraient plus sensibles. Car pour le moment, ils ne comprenaient pas qu'en payant des impôts, leur faute retombait sur moi. Ils me rendaient mécréante à cause de leur acte. Je voulais leur montrer concrètement où allaient leurs impôts. En allant là-bas, ils auraient peut-être compris qu'ils étaient complices de tueries et aidaient la France à lancer des bombes sur des Syriens. » (Faïza, cf. l'intégralité de son témoignage dans le Livre Blanc *Les désengagés*, sur cpdsi.fr)*

Habituellement, à ce stade de radicalisation (la double déshumanisation), le jeune a déjà placé sa famille dans la catégorie « Ennemie ». Faïza l'a préservée en la plaçant dans ce que l'on pourrait appeler la catégorie « Endormie », ce qui lui laisse encore une marge de manœuvre possible pour la ramener dans le « droit chemin ». Le témoignage de Najet, ci-dessous, montre un cran de déshumanisation supplémentaire.

« Ce qu'ils ne comprenaient pas, c'est que je ne les considérais pas comme des Musulmans. La religion s'est perdue aujourd'hui, les gens se disent musulmans mais ne pratiquent pas, fument, boivent, ne font pas la prière, n'apprennent pas la religion et après ils se disent musulmans. Ce ne sont que des hypocrites, des égarés, il n'y a plus beaucoup de Musulmans dans ce monde pervers et c'est justement pour ça qu'il faut réinstaurer l'islam. Nous nous faisons massacrer et persécuter depuis tant d'années... C'est la preuve que c'est une punition de Dieu. Nous sommes aussi faibles aujourd'hui car nous nous sommes éloignés de Lui et nous nous sommes rapprochés du Diable. Nous devons montrer notre loyauté et notre fidélité à notre Créateur. Allah passera toujours en premier. Je pensais même être capable de tuer ma propre mère et mon propre père s'ils n'acceptaient pas de se reconverter. Je ne cherchais pas à les protéger, à les emmener au paradis avec moi, je ne pensais qu'à moi, qu'à ma propre entrée au paradis et si pour cela je devais tuer mes parents, ma famille, je l'aurais fait. Une partie de moi espérait de ne pas avoir besoin d'aller aussi loin et qu'ils me rejoignent sur la terre sainte. Je me voyais combattre auprès de mes « frères », marier ma mère avec un djihadiste. Au

fond de moi, c'était mon rêve, de convaincre et d'embarquer ma famille avec moi (...) Mes « frères » ont commencé à m'encourager pour que je passe à l'acte moi-même ici mais je voulais partir sur la terre du Shâm, je ne voulais pas mourir en martyr ici en France.

*À chaque attentat, j'étais fière des « frères » morts en martyrs, je les félicitais et les enviais d'une certaine manière, ils avaient trouvé le paradis... Mais cela me faisait peur pour moi-même. Je ne voulais pas partir tout de suite. J'étais fière de l'attentat d'Orlando, je me disais que ces chiens d'homosexuels méritaient bien la mort qu'ils avaient trouvée. Le fait que le « frère » fréquentait cette boîte de nuit homosexuelle, qu'il était lui-même homosexuel, ne me questionnait pas. Il avait trouvé la bonne voie et sa foi était tellement grande qu'il avait pu lutter contre le Sheitan et se faire pardonner en commettant cet acte courageux. Lorsque les attentats visaient des civils, comme au Bataclan ou le 14 juillet, j'avais aussi la joie dans mon cœur. Ils méritaient tous la mort, puisque ces mécréants restaient ici... Des proches m'avaient montré des photos de victimes au Bataclan, en pensant me faire réfléchir, devant ces images immondes. Mais j'étais morte de rire dans mon for intérieur. Je les regardais sans sourciller, au contraire j'y prenais même du plaisir. J'ai vu le choc dans leur regard, la peur face à ma réaction et j'étais encore plus heureuse. Je me sentais forte, puissante, supérieure à eux. Voir la peur dans le regard des autres me réjouissait, m'apportait une grande satisfaction. (Najet, cf. l'intégralité de son témoignage dans le Livre Blanc *Les désengagés*, sur cpds.fr)*

Une détection et une prise en charge plus rapides pour les filles

Les femmes ont été moins incarcérées que les hommes, du fait qu'elles n'avaient pas participé aux combats. Pendant longtemps, elles ont été jugées moins dangereuses que les hommes. De notre côté, lorsque nous avons élaboré nos premières statistiques³, nous nous sommes aperçus que les filles que nous avons

3. Statistiques élaborées en partenariat avec le service du Professeur David Cohen, chef du service pédopsychiatrique de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière

suivies avaient plus facilement fait le deuil de l'idéologie « djihadiste » que les garçons. Nous avons pourtant pu vérifier que le degré de dangerosité ne dépendait pas du genre du radicalisé mais de l'état de l'avancé de son processus. Nous avons donc repris l'étude de nos dossiers pour comprendre ces chiffres qui apparaissaient paradoxaux. Plusieurs facteurs interactifs sont apparus, montrant une différence de traitement dans le traitement de la radicalisation selon le genre :

– Les filles sont souvent signalées plus rapidement que les garçons par les parents : en effet, les familles remarquent davantage les signes de rupture de leurs filles dans la mesure où ils surveillent davantage leur quotidien. Une plus grande autonomie est laissée au garçon dans la gestion de son quotidien (dans toutes les classes sociales et quel que soit le milieu culturel), ce qui retarde le moment où la famille s'aperçoit qu'il a rompu avec ses activités de loisirs et ses anciens amis. D'autre part, le changement de l'apparence vestimentaire et corporelle est plus visible chez une fille que chez un garçon.

– Les représentations et stéréotypes liés au genre de la part de certains acteurs institutionnels les incitent à mieux prendre en compte la complexité de l'engagement des filles et à mandater un suivi psycho-éducatif quasi-automatique (qui apparaît en lui-même comme une des garanties de sortie de radicalisation). En effet, les autorités préfectorales et policières demandent une prise en charge en « sortie de radicalisation » plus facilement pour les filles que pour les garçons. On peut faire l'hypothèse que les représentations sexuées interagissent dans les analyses des dossiers de radicalisés : les garçons sont perçus comme plus violents que les filles, et donc moins faciles à « déradicaliser ». Les services de police ou de préfecture font davantage confiance aux filles pour se réintégrer dans la société et se questionner sur

de Paris, pour le projet de recherche PRACTICIES de la Commission Européenne. Ces statistiques sont reprises et analysées dans l'ouvrage Dounia Bouzar, *Les Français radicalisés, L'enquête*, Éditions de l'Atelier, 2018.

leur radicalité. Une fille est perçue comme quelqu'un qui se fera du mal à elle-même : « mère porteuse » au sein du groupe, épouse soumise et dévouée à son mari, enfermée à l'intérieur de son domicile, etc. Un garçon est perçu comme quelqu'un qui peut faire du mal aux autres : poser une bombe, attaquer physiquement une personne, etc.

Par conséquent, les cellules de préfecture anti-radicalité ont tendance à transmettre plus de « dossiers filles » aux intervenants de terrain et plus de « dossiers garçons » aux services spécialisés de la police. Pour la même raison, les filles sont également moins facilement répertoriées « djihadistes » que les garçons. Les institutions vont plus facilement les répertorier comme « radicalisées non violentes (de type salafistes piétistes) » ou en crise d'adolescence (avec le besoin de se séparer de sa mère par exemple). Il faut davantage d'éléments de preuves aux institutions et aux autorités pour valider le diagnostic de « djihadiste » d'une fille. Par exemple, le visionnage d'une vidéo de propagande de Daesh peut être analysée comme la preuve d'une adhésion au projet « djihadiste » pour le garçon et comme un outil d'endoctrinement pour la fille. Le garçon, pour les mêmes faits, sera « suspecté violent ».

– Les filles s'engagent pour des motifs qui ne correspondent pas à la réalité du projet « djihadiste ». Il est donc possible de leur fournir de nouvelles informations qui vont progressivement leur faire prendre conscience du décalage entre les promesses auxquelles elles ont cru et la réalité de l'identité et de l'action des « djihadistes ». C'est justement quand le radicalisé se retrouve face à une information qui n'est pas cohérente avec l'idée qu'il se faisait de l'action et de l'objectif des « djihadistes » qu'il peut commencer à prendre du recul et exprimer ses premiers doutes. Comme le discours fait autorité parce que le jeune cherche une réponse à ses questions existentielles, comme il se sent baigné dans une sorte de cohérence entre son idéal, ses besoins et son engagement dans le « djihadisme », l'accompagnement cognitif consiste à le mener à prendre conscience du décalage entre la

promesse présentée par les recruteurs (par exemple participer à construire une société fraternelle et solidaire), son motif personnel (être enfin utile) et la déclinaison réelle de l'idéologie (le chauffage et les soins ne sont gratuits que pour ceux qui font allégeance à Daesh; les autres étant systématiquement tués).

La difficulté de la prise en charge d'un jeune dépend de son avancée dans son processus de radicalisation. Moins le changement cognitif est ancré, plus il sera possible de le déconstruire.

Ce n'est donc pas le genre en lui-même qui constitue une variante positive dans le devenir du radicalisé. C'est le fait d'être signalé (plus) rapidement, le fait de s'être engagé dans Daesh avec un motif qui ne correspond pas à la réalité⁴ et le fait de bénéficier quasi-automatiquement d'un suivi psycho-éducatif.

Conclusion

Lorsque ces jeunes femmes se sont trouvées en situation de vulnérabilité extrême, le discours « djihadiste » leur a offert des arguments en adéquation à leurs questions. En plaçant leurs discours dans un registre émotionnel, le groupuscule « djihadiste » les a convaincues que la solution à leur mal-être résidait dans le refuge du groupe radical. Ce n'est qu'une fois installé dans le groupe « djihadiste » qu'elles envisagent de passer à l'acte violent pour protéger ceux qui les protègent. Viendra ensuite le moment où le discours radical les persuade que la protection de leur groupe comprend la protection des Syriens. Puis que la protection des Syriens passe par le meurtre de ceux qui ne les protègent pas. Ce passage de la protection du groupe à l'étape de la violence se fait par l'intermédiaire de l'idéologie « djihadiste » qui promeut la loi divine comme seul système de régulation et de justice.

4. Seul le motif d'engagement nommé Zeus, où le discours « djihadiste » fait miroiter de la toute-puissance, correspond exactement à la réalité de l'action des groupes « djihadistes ». Nous avons déjà vérifié que, d'une manière logique, les jeunes engagés sous ce motif représentent une bonne partie de nos échecs.

Si on ne s'attache qu'au discours explicite de ces femmes à ce moment clé de leur parcours, on pourrait en déduire que c'est la religion qui légitime leur recours au passage à l'acte violent (Kepel G., 2016). Si l'on interview ces femmes à un autre moment de leur engagement, par exemple lorsque la mort apparaît comme l'unique objectif recherché, le résumant ainsi au désir pur et simple de se donner la mort, on pourrait en déduire qu'il s'agit d'un jeune para suicidaire qui a trouvé une justification à son passage à l'acte ou qui a adhéré à une démarche nihiliste (Roy O., 2016). Mais de manière connexe, le discours radical violent leur a aussi offert une réponse politico-religieuse, leur faisant miroiter le fait de retrouver de « vraies » valeurs qu'elles pourraient appliquer et mettre en action au service d'un nouvel ordre mondial (Burgat F., 2016), devenant ainsi des héroïnes, bouclant ainsi leur recherche de sens.

En réalité, la déconstruction des parcours de femmes montre que ce sont des trajectoires composées de dimensions relationnelles, émotionnelles et idéologiques qui ont transformé leurs visions du monde et leurs comportements.

La vision du monde binaire transmise par le groupe « djihadiste » les rassure, comme elle rassure les hommes radicalisés, car elle leur permet de catégoriser leur environnement, donc de définir de manière simplifiée la place des « bons » et des « méchants ». En somme, ceux qui ont prêté allégeance au groupe « djihadiste » et les « autres ». En effet, la binarité permet de hiérarchiser son rapport à l'autre en s'auto-attribuant et en attribuant à l'autre une place sans que ne puissent exister de compromis ou d'ambiguïté. L'idéologie radicale violente a donc besoin d'échelonner ses valeurs pour construire une hiérarchie humaine, qui permettra ensuite un passage vers la violence vécu comme la seule issue (Fiset M., 2017). Par conséquent, ce rapport au monde clivé rassure les radicalisés puisqu'en identifiant leur objet d'angoisse (les « autres ») et ceux qui pourront les protéger (le groupe « djihadiste »), ils peuvent pallier leur anxiété du monde extérieur, en réalité exacerbée par le discours « djihadiste ».

On retrouve l'idée commune à tous les radicaux qu'une peur ayant un objet permet de la canaliser alors qu'une peur diffuse laisse le sujet en insécurité (ibid). Cette étape nous permet de bien comprendre la différence entre l'implicite (recherche de solution compensatoire pour calmer son angoisse) et l'explicite (discours binaire lié à l'idéologie de Daesh). C'est « l'articulation entre l'imaginaire radical et la rationalisation théologique offerte par Daech » (Roy O., 2016) à laquelle on assiste. Elle est fondée « non pas sur un savoir réel mais sur un argument d'autorité » (ibid). Comme Olivier Roy l'explique, « Quand les jeunes djihadistes parlent « de vérité », ce n'est jamais en référence à un savoir discursif: ils se réfèrent à leur propre certitude, parfois appuyée sur une référence incantatoire au savant qu'ils n'ont jamais lu. Ils y trouvent donc que ce qu'ils y mettent eux-mêmes » (ibid).

On retrouve dans l'engagement des femmes pour le djihad, comme dans celui des hommes, des éléments à la fois sociaux, psychologiques, psychanalytiques, géopolitiques et religieux, qui sont imbriqués de manière à correspondre aux caractéristiques de chaque individu à ce moment précis de sa vie. Cette analyse détaillée nous permet d'affirmer l'existence de trois dimensions dans le processus de radicalisation qui sont à la fois émotionnelle, relationnelle et idéologique. L'engagement radical et son passage à l'acte violent surgit dès lors à l'intersection d'un triptyque dimensionnel dont la compréhension ne saurait être limitée à l'analyse de cause à effet unilatérale qui se situerait uniquement dans une des dimensions données, qu'elles soient psychologiques, sociales, politiques ou religieuses. L'engagement « djihadiste » n'est pas qu'une résultante à valence émotionnelle, relationnelle ou idéologique. C'est bien en considérant ces trois dimensions comme entremêlées que pourront être optimisées notre pensée mais aussi et surtout nos prises en charge multidisciplinaires.